

PREMIÈRE PARTIE

L'auto-éducation : Comment tuer la Bête en soi & le premier combat

Γνώθι σεαυτόν
Connais-toi toi-même

I. L'auto-éducation : la chasse à la Bête, sa traque.

Il est dit que pour être vive, Ô ma Muse, tu ne seras pas toujours d'humeur très réjouissante. Mais que ton aurore est belle. Du levé d'Apollon aux Hespérides, de l'ivresse dionysiaque aux chants des Néréides, ta sensualité puissante et immortelle me rattache au réel ; ce que ton souffle tragique est au sel de la vie. Et à toi Ô ma sœur, à qui ces mots se révèlent : apprend à connaître mes pensées, car tu es aussi cela.

Lorsque je regarde la mer, Nasi, la pensée qui me vient à l'esprit est le teint blanc de ton visage, ton sourire

pétillant, et tes belles dents. Si j'écris ces quelques pages, Nasi, c'est pour que tu apprennes à connaître celui qui dans le ventre de notre mère t'a précédée, celui qui t'a toujours aimée ; et pour que tu n'aies plus à souffrir de ce verbe que tu n'as jamais entendu sortir d'entre mes lèvres : *je t'aime*.

Voilà maintenant neuf ans que nous ne nous sommes vus. La dernière fois, tu t'en souviens, c'était à ton mariage. Tu n'avais pas invité notre père, et je dois dire que si sur le moment cela m'avait choqué, je pense aujourd'hui que tu as bien fait.

Tu n'avais également pas encore tes deux filles, mais avant que la dernière ne naisse, j'avais été frappé par ce que la première t'avait annoncé. Tu t'en souviens parce que c'est toi qui me l'avais raconté. Un soir que tu rentrais lasse et fatiguée de ton travail, ta fille âgée de sept ans s'approche en montrant ton ventre du doigt, et te dit qu'elle va avoir une petite sœur. Surprise, tu lui demandes de répéter ; mais elle te répond invariablement que tu attends un bébé. Tu la reprends et la sermonnes tendrement, comme une mère qui aime son enfant ; tu lui réponds qu'il n'y a rien de nouveau en toi. Elle maintient pourtant ce qu'elle voit. Interloquée par son culot, mais aussi pour enlever le doute qu'elle t'avait insufflé, tu réalises des examens. Quelle ne fut donc pas ta surprise d'apprendre que tu étais bien enceinte. Un garçon d'après le médecin. Tu annonces alors la nouvelle à ton mari, puis à ta fille. Tu la félicites pour sa clairvoyance en même temps que tu la corriges : *c'est un petit frère*. La petite maintient pourtant sans discuter : *non, c'est une petite sœur*. Il se trouva plus

tard que les médecins se ravisèrent : il s'agissait bien d'une fille ! L'histoire racontée comme ça peut paraître surprenante à plus d'un esprit *matérialiste*. Si cette capacité de ta fille devait se préciser dans le temps, il te faudra veiller par son éducation à bien l'armer contre le caractère ambivalent de la vie : le bien et le mal, le mensonge et la vérité, les ténèbres et la lumière ; et lui apprendre comment la lumière jaillit de l'obscurité. Tu as sans doute entendu parler des dons de médiumnité de notre père ? Mais ce que tu ne sais pas, c'est où ses capacités surnaturelles l'ont mené et ce qu'il est devenu. Tu l'apprendras dans ce livre. Tu pourras te faire une autre idée de son tempérament à travers les histoires de Don Juan et de Faust. Je t'avoue depuis avoir appris à me méfier des médiums et faiseurs de Reiki, non pas parce que je ne les crois pas, mais plutôt parce que je ne sais pas toujours qui les inspire ; même si celui qui a soufflé au cœur de ta fille avait de bonnes intentions.

Si tu as souvent souffert d'un frère absent et sévère, c'est qu'il m'a fallu d'abord passer par de longues années d'introspection. Que l'on m'ait souvent jugé dur envers toi – et que tu aies longtemps cherché mon affection ; sache que je l'ai été autant pour moi, mais que je voulais d'abord apprendre à me connaître. Cette rigueur et cette austérité ne sont pourtant pas à mettre sur le compte d'un mauvais caractère, mais plutôt sur le tempérament d'un homme en quête d'un idéal. C'est avec cette force d'âme que je me suis imposé d'étudier chacun de mes traits, comme autant de facettes à étudier dans les visages d'une communauté ; mais pour pouvoir ensuite les corriger, les perfectionner. Et je remarquai

avec le temps que des défauts que j'avais jusque-là négligés resurgissaient souvent sous un autre aspect, comme si tous les évènements et les étapes nécessaires à la métamorphose dussent être retravaillés. J'appris alors à les accepter, et je dois dire que ce fut pour mon plus grand bonheur ; car j'avais déjà observé que la maladie (dans le corps ou dans l'esprit) pouvait se développer chez ceux pour qui la résilience ne se faisait pas. Un peu comme une graine qui germe dans un bocal trop petit : elle se déforme et dépérit.

Ce travail est passé tout au long de ma vie par une profonde recherche intérieure. J'ai d'abord commencé par la *violence physique* (tempérament sanguin, colérique), que je crois avoir quittée à l'âge de vingt-cinq ans. Et à force de réprouver ce premier élément, j'en ai perdu l'usage. Comme une arme que l'on refuse d'utiliser pendant des années et qui rouillerait au point de devenir inutilisable ; ou comme un muscle dont on ne se sert plus et qui s'atrophierait au point de devenir un appendice minable. Je me concentrai ensuite sur le *poids des mots*, puis *le rythme et le souffle* ; et plus tard sur *la pensée sans ombres*, franche et directe comme le vol d'un oiseau. Ces trois activités se suivent et se chevauchent.

Je continuais à m'étudier à travers le regard porté sur les autres. Leurs vices et leurs passions m'apparaissaient continuellement dans toute leur laideur, et le simple fait de les observer me procurait un sentiment de dégoût. Une rapide introspection sur mon tempérament me fit plus tard réaliser le chemin sur lequel je m'étais engagé. La modération, l'indifférence aux gains et aux

résultats m'apparurent aussi nécessaires que naturels pour affaiblir le feu de mes émotions. Il ne s'agissait plus de les contrôler, ce qui revenait finalement à les dissimuler, mais à les éteindre complètement. Le feu qui couve est une flamme qui brûle de l'intérieur ; alors que pour un vice étouffé une vertu naît toujours. C'est la métamorphose d'une rose.

Mais c'est surtout mon enfance qui m'a marqué au point d'orienter plus tard le regard que je porterais sur le monde : mon contact intime avec la nature de Dieu, les arbres et leurs graines, mais aussi le combat intérieur, les crises nocturnes, le somnambulisme, les rêves, les songes, les délires qui accompagnèrent mes fièvres. Je me souviens de tout : des ombres déformées et des vagues, des couleurs et des chimères, des animaux fantastiques et des spectres..., chacun de mes rêves me donnait alors l'occasion de me surpasser, de trouver les clefs de mon subconscient. Le soir dans mon lit, mes pensées se soulevaient de mon corps comme sous l'effet d'une vague, entraînées par l'écoulement des angoisses dans mes veines. Je basculais alors dans ce moment de la nuit où l'obscurité jette un voile et déroule sous un autre jour sa toile, lorsque sur les objets la lumière se détache des formes et que les ombres dansent. Saisi tout entier et ne pouvant plus respirer, je me figurais qu'une illusion me contournait, qu'un satyre fuyait le bruit de ma respiration, ou qu'un farfadet se tenait à distance de mon lit. Tirant la couverture à moi et ne pouvant plus respirer, mes sens se laissaient peu à peu pénétrer et envelopper par un voile blanc d'humidité : je m'endormais dans une révolution de tourbillons et d'hallucinations. Mon

esprit s'écoulait alors à travers le goulet de ma pensée, voguait sur la mer de mes perceptions déformées ; ou suivant le flot d'une idée sans cesse recommencée, se métamorphosait en de nouvelles représentations, par association de formes, de couleurs et de passions. Il m'a fallu parfois des années de recherche onirique pour réussir à débloquer un niveau, et à me dégager des liens qui m'empêchaient d'aller plus haut. Un feuilleton la nuit, parfois le jour. Une aventure mouvementée qu'il me fallut dompter et apprivoiser les yeux fermés. Ces formes et ces mouvements apparaissent aujourd'hui dans mes textes, ils illustrent quelques-unes de mes envolées lyriques. Ils sont donc à la fois réels et vécus, tissés à partir de bobines d'or et d'argent que tu ne peux pas voir.

Cela me permit de comprendre très tôt la force de la pensée créatrice ; sa puissance à modeler mes actions, à travailler pour une forme harmonieuse de la vie. Rien n'est jamais anodin, et une simple pensée tracée dans l'esprit dessine déjà un chemin. Un sillon pour commencer, une ornière à laquelle on n'avait pas fait attention, et le jour vient où l'on se réveille avec des habitudes nouvelles, un regard ou des goûts différents. Prends garde ma sœur aux pensées qui t'accompagnent dans le temps. Elles s'inscrivent en toi comme des caractères d'une encre noire sur une feuille blanche. Observe comment les fourmis se suivent sur la sente. Regarde comment l'une d'entre elles peut perdre sa fourmilière. Une mauvaise pensée en entraîne une autre, et peut être la cause de bien des maux. Bien des maladies sont les fruits de cette façon de vivre. C'est

pourquoi, Nasi, il faudrait toujours s'endormir le cœur léger et dans la prière, et veiller à ce que les problèmes ne s'enracinent jamais dans le corps.

Tu te souviens sans doute de moi comme d'un petit sauvage qui courait volontiers se cacher dans les bois. Je suis encore un peu resté comme ça. Là-bas, dans le secret du monde des élémentaires, les mains toujours dans la terre, j'apprenais « le langage » de l'univers ; et c'est à travers ses lois que j'entrepris de comprendre ma véritable nature. C'est là que j'ai appris l'essentiel de ce que je sais encore aujourd'hui, et des bases autrement plus solides que celles que les professeurs nous enseignent dans la vie.

Tandis que j'évoluais sous le voile imaginaire d'une *vie intérieure de surface* (activités psychiques que je cherchai néanmoins à approfondir à partir de mon adolescence), c'est vers la fin de mon enfance que je pris conscience de la valeur de l'existence, et que je posai le premier jalon du chemin qui allait plus tard me guider. J'avais en effet l'espoir de mourir dans la sagesse. C'était un vœu réel. Tous autres buts m'apparaissaient comme la vaine illusion d'un monde matériel en régression ; et je voyais dans la mort un phénomène doux et paisible qui couronnait une vie entière tournée vers la lumière. Ce n'était alors pas de mourir qui m'importait, mais plutôt de savoir comment j'allais mourir ; c'est-à-dire dans quelle disposition d'âme et d'esprit. Il me fallait pour cela vaincre la peur, principal frein à mon épanouissement, pour pouvoir me rapprocher de mon idéal. Déchirer le voile de l'obscurité, trouver la voie en direction du soleil ; comme une fleur qui s'élançait de la

terre et qui cherche à mûrir ses graines à venir. On peut dire que j'avais toute ma vie pour féconder mon cœur de mes plus belles pensées.

II. Les études : un passage obligé vers la connaissance

En cours, je n'ai jamais été capable de me concentrer plus de dix minutes. Sur mes bulletins scolaires, des phrases reviennent souvent : *dans les étoiles, dans la lune, redescendez vers nous, présent mais absent, dans les nuages, etc.* Les professeurs avaient raison : je n'étais pas vraiment là. Je pensais à mes plantes et à mes graines qui loin de l'ambiance froide des classes et du tumulte, se développaient en secret dans mon jardin. Je les imaginais vivre dans leur mystère ; surtout les palmiers qui me fascinèrent pendant des années ; et j'employais toute ma force d'âme à les regarder pousser. Je pouvais voir dans leurs détails leurs grandes feuilles s'ouvrir en éventail, et leurs longues racines dodues comme des gros vers s'unir au sel de la terre. Le soir, mes pensées poursuivaient leur activité ; j'accompagnais la croissance des racines et des bourgeons qu'un peu plus tôt dans la journée j'avais contemplés. Je m'endormais paisiblement. Je me métamorphosais.

C'est donc tout naturellement que je m'échappais dans les taillis l'après-midi, lorsque l'école était finie. Je me revois encore à quatre pattes sous une haie, à observer la vie des escargots et des fourmis ; ou assis sous un arbre, à regarder ses feuilles respirer et se soulever dans l'air ; et couvant du regard ses contours



Le soir, mes pensées poursuivaient leur activité ; j'accompagnais la croissance des racines et des bourgeons qu'un peu plus tôt dans la journée j'avais contemplés. Je m'endormais paisiblement.

et ses formes développées, je l'aimais comme un amant à m'en étouffer. Je connaissais chacune de ses parties : et en les contemplant toute la journée, je les consultais séparément. J'examinais le développement de l'humus et le tamisais à la manière d'un orpailleur ; ce terreau aux odeurs de bois décomposé, de champignons et de fruits frais, j'y semais des graines pour les voir germer. Je n'ai pas changé.

J'avais une autre passion : l'eau. J'aimais la contempler et la sentir couler sur ma peau ; j'aimais m'y plonger et l'écouter murmurer ; ce long sentiment qui coule et qui féconde la terre, cette énergie qui s'évapore et qui vivifie même l'air.

Puis vint le jour où je dus quitter mon jardin d'enfance et mes compagnons de la terre pour des études en ville ; mais que je remplaçai bien vite par un bonsaï que je possède toujours. Je le couvais du regard tout le jour. Le simple fait de m'endormir en l'écoutant pousser me procurait du plaisir. Tous ces instants furent vécus comme de doux moments de bonheur ; et résonnent encore au plus profond de mon cœur.

J'ai longtemps douté de moi, souvent trébuché, mais je n'ai jamais reculé sur ce que je pensais être la vérité. Cela explique que je l'ai cherchée et que je continue à le faire. Rétrospectivement, cette attitude justifie l'air pensif que j'arborais petit, et que certaines personnes prenaient pour l'expression d'un idiot ; alors que cette posture était plutôt la conséquence de mon incompréhension devant la conduite des autres ; non pas dans le sens où je ne discernais pas les mécanismes de leurs actions, mais plutôt pour la raison que je ne pouvais

me figurer l'intérêt de leurs mouvements. Mon attitude était en fait celle d'un observateur amené à étudier un milieu dans lequel il doit évoluer. Je le sondais donc. J'aurais plus tard, pendant mes études de viticulture et d'œnologie, le même sentiment. Je comprenais bien tout ce que l'on voulait m'enseigner, quoique j'en souffrisse, mais tout ce que l'on m'inculquait n'avait rien à voir avec ce que j'avais jusque-là observé et vécu. Cette nature dont on me parlait ne ressemblait pas à celle que je connaissais. La forme et la structure de cet espace que l'on me disséquait ne m'apparaissaient pas telles que je les voyais ; et que dire de cette œnologie de pointe que l'on me professait ? Ne s'adressait-elle pas davantage aux compétiteurs qu'aux esprits créatifs ? Mais tandis que beaucoup me prenaient pour un solitaire, je ne me suis jamais senti seul : je cherche au contraire à tisser des liens avec le monde. Je suis comme les arbres : je me connecte avec les autres tant que je peux pour le meilleur, pour vivre, même si l'on ne le voit pas. Un arbre isolé dans un champ a beau être solide et bien développé, il rêve toujours de forêt.

Les études ne m'étaient jamais apparues comme une voie bordée de tulipes, et mes échecs furent en somme multiples ; je me souviens des zéros qui en cours s'accumulaient et de mes bulletins qui faisaient pleurer notre mère. Personne ne savait quoi faire. Même les formations professionnelles agricoles me refusèrent. Puis je compris un jour, à la suite d'un échec à un examen pour les personnes en difficulté scolaire, qu'il me fallait travailler d'après ce que le corps enseignant attendait de ses élèves. Je sentis dès lors grandir en moi

une force indescriptible. Rien ni personne ne pouvait s’y opposer. Notre mère et mon beau-père me furent à ce moment-là d’une aide véritable et sincère. Je me mis alors à étudier comme jamais, apprenant par cœur tout ce que je lisais. J’avais pour cela une méthode : celle de ne pouvoir passer d’une page à la suivante que lorsque j’avais su la réciter par cœur et sans faute. Une erreur sur un mot, et je recommençais tout en haut, jusqu’à ce que je finisse par faire une lecture parfaite. Comme je voulais acquérir les connaissances et les diplômes nécessaires à mon épanouissement, mes révisions se faisaient tout le temps, parfois jusqu’à l’effondrement. Je réussis à rattraper mon retard et à combler mes lacunes, et finis par m’armer de tous les diplômes nécessaires à la fortune.

Cette personnalité rêveuse et contemplative dans laquelle j’avais jusque-là vécu dut s’effacer pendant mes études ; ou plutôt laisser sa place aux concepts académiques et intellectuels – base non moins nécessaire pour s’élever de toute manière. C’est à la force de volonté développée pendant mon adolescence que je dois cette capacité à me surpasser. Notre père fut sous cet aspect un exemple à suivre, à travers les nombreux combats qui jalonnèrent sa vie. Il possédait une puissance de volonté hors norme : celle de ne jamais abandonner sur ce qu’il entrevoyait comme étant la vérité, quels que soient les coups et les dangers. Mais que l’on ne s’imagine pas cet homme fort et puissant vivre sans cœur : il lui arrivait de pleurer en secret.

On ne peut pas dire que j’aie gardé un très bon souvenir de mon adolescence ; et je ne souhaiterais

pour rien au monde la revivre. J'étais soulagé d'être enfin arrivé à l'âge adulte, et de pouvoir m'affranchir du dogme de l'éducation. Je dus donc passer par cette période à la fois obscure et nécessaire de l'existence. Je veux dire trouble comme peut l'être l'adolescence lorsque l'on prend conscience de ses forces et de ses faiblesses. Mais l'âge adulte ne m'avait pas pour autant apporté plus de satisfaction ; et je n'avais encore jamais goûté aux petits plaisirs du quotidien qui satisfont la plupart des âmes libres et heureuses. Je vivais plutôt la vie comme une besogne inévitable et sans joie. Je n'étais pas malheureux. Je n'avais pas de pensée suicidaire. Non. Je rêvais le soir d'un royaume où le ciel est blanc, où la source embrasse l'océan. Mais disons plutôt que j'abordais la vie sous le voile gris des jours sans ciel, dans l'atmosphère brumeuse de l'ennui perpétuel.

Je voudrais terminer ce paragraphe sur un défaut qui me fait encore aujourd'hui horreur, et duquel je me sens coupable. J'ai, lorsque je me sens bien, comme un pouvoir : celui d'amener à moi ce qui est beau ; le monde est un et le monde est moi. Curieuse sensation de sentir tout son être se fondre dans l'univers. Mais redoutable est ce don lorsqu'il suit ses propres désirs. J'en avais fait chavirer des cœurs, avec cette puissance *de créateur d'ambiance* ; un peu comme un magicien attirant à propos les papillons et les oiseaux en accompagnement de ses mots. La force du verbe, celle des sons et des vocalises, les mains chaudes ; la maîtrise du temps et des événements ; la capacité de la parole à féconder ou à détruire. Je me gardais donc bien de nourrir mes désirs les plus bas.